CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
[illegible]e LIVRAISON.

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.



FÉNELON

OU

LES RELIGIEUSES DE CAMBRAI

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES

PAR

M.-J. CHENIER

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS, LE 9 FÉVRIER 1793.



DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

FÉNELON, archevêque de Cambrai........	MM. MONVEL.
D'ELMANCE, commandant de Cambrai.....	TALMA.
HÉLOISE...............................	Mmes VESTRIS.
AMÉLIE................................	SIMON.
ISAURE................................	DESPORZ.
L'ABBESSE.............................	Mme VALERYE.
LE MAIRE..............................	MM. DESPREZ.
UN PRÊTRE.............................	BERVILLE.
CLERGÉ, RELIGIEUSES, OFFICIERS MUNICIPAUX, PEUPLE.	

La scène est à Cambrai. — Le premier acte se passe dans l'intérieur d'un couvent de femmes; le deuxième et le quatrième, dans un souterrain du même couvent; le troisième et le cinquième, dans le palais de l'archevêque.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

AMÉLIE, ISAURE.

ISAURE.

Vos vœux seront comblés : bientôt, jeune Amélie,
Vous allez partager le saint nœud qui nous lie!
Vos serments solennels, prononcés devant nous,
Fermeront la barrière entre le monde et vous;
L'épreuve nécessaire est enfin achevée,
Et du nouveau prélat on attend l'arrivée.
Mais votre cœur soupire, et vous baissez les yeux!
Pourquoi ces longs regards qui parcourent ces lieux?
J'ai quelques droits peut-être à votre confiance;
Ne vous contraignez pas, rompez ce dur silence;
Tout m'annonce un chagrin que vous voulez celer,
Et je vois que vos pleurs demandent à couler.

AMÉLIE.

Isaure, il est trop vrai, je ne puis m'en défendre :
Un sentiment nouveau chez moi se fait entendre;
Par moi-même en secret mon cœur interrogé
Soupçonne à peine encor comment il a changé.
Dans ce cloître sacré je dois passer ma vie;
C'est là mon seul asile et ma seule patrie;
J'ignore les mortels qui m'ont donné le jour,
Et mes yeux en s'ouvrant ont connu ce séjour.
Toi-même fus témoin de mon impatience;
Au destin de nos sœurs je m'unissais d'avance;
Je partageais leurs soins; ma bouche, à tout moment,
D'accord avec mon cœur prononçait le serment.
Mais, dût-on m'accuser d'erreur ou de caprice,
L'heure approche, tout change; et ce grand sacrifice,
Qui fut longtemps l'objet de mon plus doux espoir,

N'est désormais pour moi qu'un funeste devoir.

ISAURE.

Vous me voyez surprise et, bien plus, consternée.
Il faut gémir encor sur une infortunée.
D'un riant avenir votre œil était séduit;
Ce jour brillant et pur s'est perdu dans la nuit.

AMÉLIE.

Déjà, depuis six mois, de ma raison plus mûre
Je voulais vainement étouffer le murmure.
On me vantait la paix que l'on goûte en ce lieu,
Et ce lieu sacré qui nous unit à Dieu.
Est-ce bien dans ces murs qu'est le bonheur suprême?
« Peut-être ce lien, me disais-je à moi-même,
Est un poids révéré qu'on porte avec effort.
Peut-être cette paix n'est qu'un sommeil de mort. »
Ainsi je nourrissais, dans cette solitude,
Je ne sais quelle vague et sombre inquiétude;
Ainsi tout préparait mon âme au changement!
Mais, hier, dans la nuit, un triste événement
A redoublé la crainte et la mélancolie
Qui déjà corrompaient les destins d'Amélie.
Vous connaissez la voûte et les degrés obscurs
Qui conduisent du temple en ces paisibles murs.
A l'heure où finissait la nocturne prière,
Un peu loin de nos sœurs, je montais la dernière,
Pensive et les regards sur la terre attachés.
Me livrant tout entière à mes chagrins cachés.
Tandis que de ces soins j'étais préoccupée,
Tout à coup d'un bruit sourd mon oreille est frappée;
Je marche vers ce bruit; je m'arrête et j'entends
Le cri d'un être faible, et qui souffrit longtemps;
Cette plaintive voix, ces sons lents et funèbres,
Plus déchirants encore au milieu des ténèbres,
Ont accablé mes sens glacés d'un morne effroi,
Et du fond d'un cercueil semblaient monter vers moi.

ISAURE.

Oubliez tout, ma fille, ou vous êtes perdue.

AMÉLIE.

Isaure!

ISAURE.

Vous voyez combien je suis émue.
Chère Amélie, au nom du plus tendre intérêt,
D'un tel événement renfermez le secret;
L'abbesse de ces lieux auprès de nous s'avance;
Avec elle surtout observez le silence.

SCÈNE II.

L'ABBESSE, AMÉLIE.

L'ABBESSE.

Je vous cherche, Amélie... Isaure, laissez-nous.

(Isaure s'éloigne.)

Ma fille, le bonheur va commencer pour vous.

AMÉLIE, à part.

Ciel!

L'ABBESSE.

Vous allez à Dieu consacrer votre vie;
Le moment est bien près, et je vous porte envie.

AMÉLIE.

Le nouvel archevêque...?

L'ABBESSE.

Est parti de la cour.
Il sera dans ces murs avant la fin du jour.

AMÉLIE, à part.

Malheureuse!

L'ABBESSE.

Pour vous quelle gloire s'apprête!
Bientôt le voile auguste ornera votre tête:
Déjà l'époux sacré vous attend aux autels;
Fénelon recevra vos serments immortels.

AMÉLIE.

Fénelon! Par vos soins, j'appris dès mon enfance
A chérir ses vertus et sa douce éloquence;
Zélé sans amertume, austère sans rigueur,
Il ne sait point, dit-on, tyranniser un cœur.

L'ABBESSE.

Le vôtre, mon enfant, se donnera sans peine:
Élevée en ces lieux, vous aimez votre chaîne;
Et le ciel est content de ces vœux épurés,
Saints comme le ciel même à qui vous les offrez.
Il est des nœuds moins doux, des serments plus pénibles;
Nous voyons trop souvent, dans ces cloîtres paisibles,
Un cœur qui, dans le monde, épris de mille erreurs,
Des folles passions a senti les fureurs,
Recueillir ses débris dispersés par l'orage,
Et chercher parmi nous un port en son naufrage
Vainement il aspire à la tranquillité;
Au pied du sanctuaire il se sent agité;
Du Dieu qu'elle a cherché l'épouse criminelle,
Étendant loin du cloître un regard infidèle,
Vers les plaisirs du monde a des retours secrets,
Et tient longtemps à lui, du moins par les regrets.
Mais, jusqu'ici, votre âme, encor neuve et docile,
A respiré l'air pur qui règne en cet asile;
Le souffle empoisonné d'un monde séducteur
Jamais de vos désirs n'altéra la candeur.

AMÉLIE.

Ah! que votre bonté m'écoute et me pardonne!

L'ABBESSE.

Qu'est-ce donc? qu'avez-vous?

AMÉLIE.

Mon nouveau sort m'étonne.

L'ABBESSE.

Comment!

AMÉLIE.

C'est pour jamais que je vais m'engager?

L'ABBESSE.

Sans doute.

AMÉLIE.

Pour jamais! Je tremble d'y songer.

L'ABBESSE.

Qui? vous?

AMÉLIE.

De mes devoirs la sainteté m'accable.
Mon cœur, près de franchir un pas si redoutable,
Un peu de temps encor voudrait s'y préparer:
Exaucez-le, madame, et daignez différer.

L'ABBESSE.

Différer, dites-vous?

AMÉLIE.

Oui, je vous en supplie.

L'ABBESSE.

Puis-je à cette tiédeur reconnaître Amélie?
Quelles réflexions ou quels événements
Ont ainsi tout à coup changé vos sentiments?
Les jours étaient trop lents au gré de votre attente;
Chaque instant fatiguait votre âme impatiente;
Ce zèle ardent si pur s'est bientôt ralenti;
Après tant de serments, ce cœur s'est refroidi.

AMÉLIE.

Hélas!

L'ABBESSE.

Vous repoussez une chaîne éternelle?

AMÉLIE.

Eh bien, s'il était vrai, serais-je criminelle?

L'ABBESSE.

Vous l'avouez!

AMÉLIE.

Je puis l'avouer sans rougir.
J'ai changé malgré moi; devez-vous m'en punir?
J'ai vu se dissiper l'erreur enchanteresse;
Au lieu de ce bonheur qu'on me peignait sans cesse,
Mes yeux n'ont aperçu qu'un immense avenir,
Sans espérance, hélas! comme sans souvenir.
Voilà donc mon destin! la paix de cet asile
Éternise le temps qui s'écoule immobile.
En prononçant mes vœux, plus de vœux à former;
Point de père qui m'aime, et que je puisse aimer;
Plus rien autour de moi; rien que la solitude!
Mon cœur, de vos liens craignant la servitude,
A par des nœuds plus doux besoin de s'attacher:
J'ignore mes parents; je voudrais les chercher.
Si le sort à jamais me dérobe leur trace,
Eh bien, Dieu me créa; Dieu verra ma disgrâce.
Resterai-je orpheline, en regardant les cieux?
Ah! je le tiens de vous, rien n'échappe à ses yeux;
Tout éprouve ici-bas ses bontés paternelles;
Dès que le faible oiseau peut essayer ses ailes,
Loin du sein de sa mère il vole sans appui;
Il est seul dans le monde, et Dieu prend soin de lui.

L'ABBESSE.

Je vous laisse à penser si je pouvais attendre
Cet aveu qu'un peu tard vous m'osez faire entendre,
Et ce trouble inouï de vos sens agités;
Vous voulez m'attendrir, et vous me révoltez.
Quand déjà l'on prépare un sacrifice austère,
Vous prétendez quitter ce cloître solitaire,
Pour chercher vos parents qui vous sont inconnus!
Vos parents!... pour jamais vous les avez perdus.
Des mortels méprisés vous ont donné la vie
Au sein de l'infortune et de l'ignominie;
Vous expiriez sans moi; mes bienfaisants secours
Dans ce pieux asile ont conservé vos jours:
Et de l'abandonner vous formez l'espérance!
De tous mes soins pour vous telle est la récompense!

Mais ne présumez pas que ce vain changement
Suspende mes desseins et m'arrête un moment :
Il faut qu'un nœud sacré, contraint ou volontaire,
Répare votre honte et celle d'une mère ;
Sachez de vos destins supporter la rigueur ;
Ne les oubliez pas, et domptez votre cœur.

AMÉLIE.

Ce cœur, que sous vos lois j'ai fait plier sans cesse,
Connaît la modestie, et non pas la bassesse.
Ce discours vous surprend : si j'ai pu m'égarer,
Montrez-moi mon erreur, et daignez m'éclairer.
Comment suis-je flétrie avant que d'être née?
Ah! je n'ai point choisi ma triste destinée ;
Ce n'est pas d'un hasard que doit rougir mon front ;
Mon sort est un malheur, mais non pas un affront.
Vous avez autrefois accueilli mon enfance ;
J'ai longtemps de votre âme éprouvé l'indulgence ;
Et, malgré vos rigueurs, je ne croirai jamais
Avoir acquis le droit d'oublier vos bienfaits.
Mais sachez me connoître, et plaignez Amélie !
Ces mortels méprisés dont j'ai reçu la vie,
Dans le sein qui m'anime ont mis une fierté
Qu'on ne fait point fléchir par la sévérité.
Soumise à la douceur, je fus longtemps timide ;
C'est votre dureté qui me rend intrépide :
Mais, puisqu'enfin je puis vous expliquer mes vœux,
D'une âme libre et pure écoutez les aveux.
Au pied de cet autel, qui fut souvent sinistre,
De l'Éternel bientôt je verrai le ministre :
Ne fondez plus d'espoir sur ma timidité ;
Je ne mentirai point au Dieu de vérité.
D'autres ont prononcé le serment de la crainte :
Vous entendrez ma bouche, incapable de feinte,
Rejeter loin de moi des liens que je hais :
Voilà dès aujourd'hui le serment que je fais.

L'ABBESSE.

Ah! je ne reçois point ce serment sacrilége.
Adieu! Gardez-vous bien de tomber dans le piége ;
Vous avez mis un terme à ma tendre amitié,
Mais je veux écouter un reste de pitié.
A vos premiers désirs cessez d'être infidèle ;
C'est la nécessité, c'est Dieu qui vous appelle
Immolez à ce Dieu vos faibles volontés :
Je saurai vous punir si vous me résistez.

SCÈNE III.

AMÉLIE.

Me punir! Et de quoi? Quelle est donc mon offense?
Que m'ordonne ce Dieu, soutien de mon enfance?
Dans un autre séjour ne puis-je le chérir?
Dois-je quitter la vie avant que de mourir?
J'attends tout de lui seul : il me sera propice ;
On n'achèvera point le cruel sacrifice ;
Cette voix du tombeau, ces accents du malheur,
Qui portèrent l'effroi dans le fond de mon cœur,
Me donneront la force et la persévérance.
Cieux! ne confondez pas ma timide espérance.

SCENE IV.

AMÉLIE, ISAURE.

AMÉLIE.

Chère Isaure, est-ce toi?

ISAURE.

J'accours auprès de vous.
Hélas! qu'avez-vous fait? L'abbesse est en courroux.
Sait-elle qu'à ses lois votre âme est infidèle?

AMÉLIE.

J'ai tout dit. J'ai fait plus : j'ai juré devant elle
Que la triste Amélie, à la face des cieux,
Ne prononcerait pas des serments odieux.

ISAURE.

Qu'a-t-elle répondu?

AMÉLIE.

Si je fais résistance,
Je dois, m'a-t-elle dit, éprouver sa vengeance.

ISAURE.

Et que résolvez-vous?

AMÉLIE.

De lui désobéir.

ISAURE.

Écoutez, Amélie, et vous allez frémir.
Écoutez. Je vous parle avec pleine franchise :
A des lois que je hais vous me voyez soumise,
Les nœuds que j'ai formés sont le choix du malheur,
Le vœu de l'indigence, et non pas de mon cœur.
Dans cet asile sombre où je fus entraînée,
J'ai maudit quatorze ans ma dure destinée :
Sans cesse autour de moi je n'ai vu qu'un tombeau ;
Quand je fis mon serment vous étiez au berceau ;
Mes soins pour votre enfance, ô ma chère Amélie,
Parfois m'ont fait sentir et supporter la vie :
Ce temps est déjà loin ; tout s'écoule, et je voi
Que vous serez à plaindre, hélas! autant que moi.
Ne le soyez pas plus ; croyez-en mes alarmes :
Je pleure, et c'est sur vous que je répands des larmes ;
N'aggravez point les maux qui vous sont préparés ;
Soumettez-vous, ma fille ; en vain vous espérez.
L'espérance, à votre âge, est prompte à nous séduire.
Un exemple effroyant, dont je peux vous instruire,
Un châtiment bien long... vous ouvrira les yeux ;
Il existait déjà quand je vins en ces lieux.

AMÉLIE.

Comment?

ISAURE.

Il dure encor.

AMÉLIE.

Quel est donc ce mystère?
Je ne vous comprends pas.

ISAURE.

J'aurais dû vous le taire ;
Mais enfin mon devoir cède à votre intérêt ;
Je vais vous révéler un horrible secret.

AMÉLIE.

Dieu! quel est-il? Je brûle et je crains de l'apprendre.

ISAURE.

Personne ne s'approche ; on ne peut nous entendre.

AMÉLIE.

Expliquez-vous.

ISAURE.

Hier, de lamentables cris
Ont frappé votre oreille et vos sens attendris.
Ces cris...

AMÉLIE.

Eh bien, ces cris?... Je frissonne d'avance.

ISAURE.

Parlez bas, craignons tout.

AMÉLIE.

Ces cris donc?...

ISAURE.

Je balance.

AMÉLIE.

Vous?

ISAURE.

Je ne puis me taire, et je n'ose parler.

AMÉLIE.

Isaure, il n'est plus temps de rien dissimuler.

ISAURE.

Ces cris sont...

AMÉLIE.

Achevez.

ISAURE.

Ceux d'une infortunée,
Au fond d'un souterrain dans ces lieux enchaînée.

AMÉLIE.

Ah! que m'avez-vous dit!

ISAURE.

L'horrible vérité.

AMÉLIE.

O comble de fureur et d'inhumanité!
La malheureuse...

ISAURE.

Eh bien?

AMÉLIE.

Vous est-elle connue?
Qui vous en a parlé? qui pourrait?...

ISAURE.

Je l'ai vue.

AMÉLIE.

Ici?

ISAURE.

Je vous l'ai dit, au fond d'un souterrain.

AMÉLIE.

Où donc?

ISAURE.

Entre le temple et les murs du jardin.

AMÉLIE.

O ciel!

ISAURE.

Depuis quinze ans, c'est là qu'elle est mourante.
C'est moi qui, tous les jours, à l'aurore naissante,
Lui porte en ce cachot de tristes aliments,
Qui de ses jours flétris prolongent les tourments.

AMÉLIE.

Des femmes ont osé!... Mais apprends-moi son crime.

ISAURE.
Je l'ignore.

AMÉLIE.
Quel est le nom de la victime?

ISAURE.
Hélas! je ne sais rien, que ses revers affreux.

AMÉLIE.
Plutôt que de former d'abominables nœuds,
Près d'elle, en ce tombeau... Que son sort m'intéresse!
Si votre âme pour moi ressent quelque tendresse...

ISAURE.
En doutez-vous?

AMÉLIE.
Je veux la voir et lui parler.

ISAURE.
Vous, ma fille?

AMÉLIE.
A l'instant.

ISAURE.
Vous me faites trembler.
Vous voulez?...

AMÉLIE.
Compatir à sa douleur mortelle,
Peut-être l'adoucir, m'affliger avec elle,
Recueillir ses sanglots, entendre ses malheurs,
Et de ses yeux mourants essuyer quelques pleurs.

ISAURE.
Moi! je vous conduirais!...

AMÉLIE.
C'est trop vous en défendre.

ISAURE.
Mais vous ne songez pas qu'on pourrait nous surprendre.

AMÉLIE.
Je vous suivrai de loin, lentement, pas à pas;
Les yeux de nos tyrans ne nous surprendront pas.
Vers la victime enfin mon âme est entraînée:
A soulager ses maux je me sens destinée.
Venez.

ISAURE.
Vous l'exigez?

AMÉLIE.
J'embrasse vos genoux.

ISAURE.
Suivez-moi, mon enfant... Ciel, prends pitié de nous!

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉLOISE, *dans un assoupissement qui augmente par degrés.*
Est-il vrai? je revois les lieux qui m'ont vu naître!
D'Elmance, cher époux, j'ai cru te reconnaître...
Non, je suis seule encor, seule avec mes tourments:
J'ai vécu quelques jours; je meurs depuis quinze ans.
Je gémis, et ma voix ne peut être entendue:
Vivante, en un cercueil me voilà descendue.
Respirons... Tant de maux seront-ils éternels?
Dieu, qui n'es point barbare ainsi que les mortels,
Recours de l'infortune, ô véritable père,
Entends mes vœux, entends: c'est la mort que j'espère;
Daigne enfin terminer mon douloureux destin,
Et puissé-je aujourd'hui m'éveiller dans ton sein!

SCÈNE II.

HÉLOISE, AMÉLIE, ISAURE.

ISAURE.
Avançons.

AMÉLIE.
Elle dort!

ISAURE.
Vous pleurez?

AMÉLIE.
O nature!
Dieu bon, Dieu bienfaisant, voilà ta créature.

ISAURE.
Vous venez de la voir; il est temps de rentrer.

AMÉLIE.
Non.

ISAURE.
Je tremble: venez.

AMÉLIE.
Non; je veux demeurer.

ISAURE.
Songez que dans ces lieux je ne saurais attendre.

AMÉLIE.
Chère Isaure, bientôt tu viendras m'y reprendre.

ISAURE.
Vous prétendez rester?

AMÉLIE.
Oui, tel est mon désir.
J'éprouve de l'effroi, mais un secret plaisir;
Je peux jouir en paix de ma mélancolie.

ISAURE.
Ah! mon cœur veut toujours ce que veut Amélie.
Je vous laisse à regret: vous l'ordonnez. Adieu!

SCÈNE III.

HÉLOISE, AMELIE.

AMÉLIE.
Mes sens sont accablés dans cet horrible lieu.
Ces arcs, ce souterrain, ce silence, cette ombre,
Tout porte au fond du cœur un abattement sombre.
Sur cette pierre usée, un lugubre flambeau
Semble, de son feu pâle, éclairer un tombeau.
C'en est un. Qu'as-tu fait, malheureuse victime?
Et comment peux-tu vivre au fond de cet abîme?
Du pain! de l'eau! des fers! Je n'ose m'approcher:
D'un intérêt puissant mon cœur se sent toucher.
Malgré tant de malheurs ses traits sont pleins de charmes.
Ciel! de ses yeux fermés je vois couler des larmes!
Par celui qui voit tout, c'est un être oublié.
Divine Providence, humanité, pitié!
Accourez, sauvez-la, tandis qu'elle respire!
Tu peux dormir... ici!... Je l'entends qui soupire;
Elle vient d'achever son pénible sommeil.

HÉLOISE.
Quelle est donc cette voix qui cause mon réveil?

AMÉLIE.
Je n'ai jamais été si tendrement émue.

HÉLOISE.
A mon oreille encore elle n'est point connue.

AMÉLIE.
Je vous aime et vous plains; n'ayez aucun effroi.

HÉLOISE.
Ah! qui que vous soyez, approchez-vous de moi:
Mais vos yeux sur les miens s'arrêtent en silence!
Vos pleurs compatissants coulent en abondance!
Vous avez, je le vois, pitié de mes douleurs.

AMÉLIE.
Vous m'attirez à vous, contez-moi vos malheurs.
Ne craignez rien: versez dans mon âme attendrie
Tous les chagrins amers de votre âme flétrie:
Ils sont déjà les miens; je veux les partager,
Et mes soins caressants pourront les soulager.

HÉLOISE.
Vous voyez mon néant; vous plaignez ma détresse.
J'ai connu des grandeurs la pompe enchanteresse,
Vain éclat dont mes yeux n'étaient point éblouis.
Des princes d'Arlemont le sang me fut transmis;
Comme eux, j'ai vu le jour au sein de la Provence,
Et le nom d'Héloïse embellit ma naissance.
Ce nom, qu'ont illustré l'amour et le malheur,
Semblait de mon destin présager la rigueur.
L'amante d'Abailard, au cloître condamnée,
Fut moins tendre que moi, fut moins infortunée.
De votre jeune cœur l'amour est ignoré.
Lorsque je vis d'Elmance, un sentiment sacré
Pénétra tout à coup dans mon âme enflammée;
Je rencontrai ses yeux; j'aimai, je fus aimée.
Mon père apprit bientôt et rejeta ses vœux;
Dans sa fille, il voyait s'éteindre un nom fameux;
L'orgueil s'en indignait: mes soins et ma constance
N'ont pu de cet orgueil vaincre la résistance;
Ma mère, au désespoir, s'approchant du tombeau,
De mon secret hymen alluma le flambeau.
Elle avait, sans succès, sollicité mon père;
D'Elmance m'adorait; j'aimais, elle était mère;
Elle unit nos deux mains à ses derniers moments,
Et de son lit de mort entendit nos serments.

AMÉLIE.
Que vous deviez chérir cette mère sensible!

HÉLOISE.
Je perdis tout en elle; et mon père inflexible
Devint seul désormais arbitre de mes jours.
Le ciel devait alors en terminer le cours!
Je quittai sur ses pas cette belle Provence;
Son dessein même était d'abandonner la France,
Et, loin de mon amant, d'aller chez les Germains
Me chercher un époux parmi les souverains.
A lui tout dévoiler je fus enfin contrainte;
Dans les murs de Cambrai je surmontai ma crainte;

De mon cruel tyran j'embrassai les genoux;
Je bégayai les noms et d'amant et d'époux;
J'avouai par degrés qu'au sein de ma patrie,
Une mère à d'Elmonce avait donné ma vie;
Que d'un secret hymen, formé devant ses yeux,
Je portais dans mon sein le gage précieux.
« Le ciel ne voudra pas que mon père m'opprime,
Lui disais-je en pleurant; pardonnez-moi mon crime,
Si pourtant c'en est un d'oser avoir un cœur;
A me déshériter bornez votre rigueur;
Faites-moi reconnaître aux lieux de ma naissance;
Reprenez tous vos biens, je ne veux que d'Elmonce. »

AMÉLIE.

A vos larmes sans doute il n'a pu résister?

HÉLOISE.

Mes larmes, mes aveux n'ont fait que l'irriter.
Dans ce cloître aussitôt par lui-même entraînée,
De monstres inhumains je fus environnée.
Loin des yeux d'un époux, l'enfant de notre amour,
Ma fille, un mois après, naquit dans leur séjour.
Bientôt leur piété, saintement inhumaine,
Prétendit me lier d'une éternelle chaîne:
Je maudis leurs serments, je détestai leurs vœux;
De l'amour, de l'hymen je réclamai les nœuds;
Plutôt que d'achever un affreux sacrifice,
Je menaçai de fuir, de demander justice.
Voilà pour quel forfait des femmes en fureur
Me plongèrent vivante en ces lieux pleins d'horreur!
Ici, depuis quinze ans, je languis enchaînée,
Inconnue aux humains, du ciel abandonnée.
Cependant je vous vois, vous daignez m'écouter,
Et peut-être il est las de me persécuter.

AMÉLIE.

En ses touchants discours chaque mot m'intéresse.
Ah! mon respect pour vous égale ma tendresse;
De nos communs destins vous me voyez frémir,
Et c'est peut-être ainsi qu'on voulait me punir.

HÉLOISE.

Vous punir?

AMÉLIE.

Apprenez quel est mon sort funeste:
On exige de moi des vœux que je déteste.

HÉLOISE.

Quoi! vous prononceriez ces horribles serments!

AMÉLIE.

Mon cœur a découvert ses secrets sentiments;
Mais que peut l'opprimé contre la tyrannie?
On prétend malgré moi disposer de ma vie.

HÉLOISE.

Et vos cruels parents vous ont fermé les bras?

AMÉLIE.

Mes parents, dites-vous? Je ne les connais pas.

HÉLOÏSE.

Quoi! vous ne savez pas ce que c'est qu'une mère?
Je vous plains à mon tour.

AMÉLIE.

O pitié douce et chère!
Dans l'abîme où le ciel a voulu vous plonger,
Plaignez-vous un chagrin qui vous est étranger?
L'infortune aigrit l'âme et la rend inflexible.

HÉLOÏSE.

A force de malheur, la mienne est plus sensible.

AMÉLIE.

N'est-il aucune femme en ces lieux abhorrés
Qui sache compatir aux maux que vous souffrez?

HÉLOÏSE.

Celle qui m'apportait, dans la première année,
Le vase rempli d'eau, le pain de la journée,
Alors qu'elle daignait jeter les yeux sur moi,
Me lançait des regards pleins de haine et d'effroi.
Une autre vint remplir ce sombre ministère;
Son aspect chaque jour me parut moins austère,
De ses yeux attendris j'ai vu couler des pleurs:
La pitié qu'on inspire adoucit les malheurs.
Tant de maux, de chagrins, ma triste nourriture,
Paraissaient quelquefois accabler la nature;
Cette femme, attentive à ces cruels moments,
M'apportait en secret de plus doux aliments.
Lorsque, pendant l'hiver, une humide froidure
Aigrissait tout à coup les tourments que j'endure,
Un foyer bienfaisant, par ses soins allumé,
Pénétrait dans mon cœur lentement ranimé.
Payer tant de bienfaits n'est pas en ma puissance;
Dieu seul en fut témoin, que Dieu les récompense.

AMÉLIE.

Ainsi vos plus beaux jours furent de longues nuits,
Héloïse; et jamais de vos sombres ennuis
Un rayon du printemps n'adoucit l'inclémence!
Jamais un soleil pur! et jamais l'espérance!
A quels tristes objets chaque jour pensiez-vous?

HÉLOISE.

A deux objets bien chers, ma fille et mon époux.

AMÉLIE.

Cet époux à votre âme est-il présent encore?

HÉLOISE.

Mon cœur plus que jamais le regrette et l'adore.

AMÉLIE.

Pardonnez, Héloïse; en cet affreux séjour,
Comment n'avez-vous pas étouffé votre amour?

HÉLOISE.

Moi, l'étouffer, grand Dieu! moi, j'oublierais d'Elmance!
En cessant d'y penser mon désespoir commence.
Étouffer mon amour! j'eusse expiré sans lui:
Il guérit tous mes maux, il est mon seul appui;
C'est le dernier roseau que, du fond de l'abîme,
De sa main défaillante ait saisi la victime.
Hélas! morte au présent, j'ai vécu d'avenir,
Du nom de mon époux, et de son souvenir:
Près de lui, sur ses pas, j'ai revolé sans cesse
A ces champs fortunés, témoins de sa tendresse;
Je recevais sa foi, j'entendais ses soupirs;
Mes désirs s'unissaient à ses brûlants désirs;
De ce rêve enchanteur je goûtais le mensonge:
Partout où l'on respire on n'est heureux qu'en songe.
Ne puis-je au moins savoir si d'Elmance est vivant,
S'il se souvient de moi, s'il me nomme souvent,
Et s'il habite encor cette heureuse contrée
Où d'un époux chéri je vivais adorée?
Sa fille, mon enfant, ce doux présent des cieux,
Jamais dans ce tombeau n'a consolé mes yeux;
On l'écarte avec soin des regards de sa mère;
Ou peut-être la mort a fini sa misère.

AMÉLIE.

Quoi! c'est peu d'ignorer le sort de votre époux:
Celui de votre enfant n'est point connu de vous?

HÉLOISE.

Vous voyez.

AMÉLIE.

Dans ce cloître elle a reçu la vie?

HÉLOISE.

Presque dès sa naissance elle me fut ravie.
Elle éprouvait déjà ses premières douleurs,
Et commençait à vivre en connaissant les pleurs.
Elle était dans les bras, sur le sein de sa mère;
Je caressais ma fille, et j'appelais son père:
En cet instant cruel, et cependant si doux,
J'avais besoin de voir, d'entendre mon époux,
De confier ma fille à des mains paternelles;
Je ne vois, je n'entends que des femmes cruelles
Qui, d'un œil de courroux, épiaient les moments
D'enlever ce trésor à mes embrassements.
Hélas! on étouffa ma voix plaintive et tendre;
En accents prolongés l'airain se fit entendre;
On partit. Mes tyrans coururent à l'autel,
Le crime au fond du cœur, invoquer l'Éternel.
O de mes longs tourments époque mémorable!
On célébrait le jour où, dans Sion coupable,
Dieu, rédempteur du monde, et vainqueur du tombeau,
De ses jours immortels ralluma le flambeau.

AMÉLIE.

Qu'avez-vous dit? C'était?... Comblez mon espérance.
Dans ce jour solennel j'ai reçu la naissance.

HÉLOÏSE.

En quels lieux?

AMÉLIE.

Ici même, en ce cloître odieux.

HÉLOISE.

Si j'étais mère encore! Achevez, justes cieux!
Et votre âge?

AMÉLIE.

Quinze ans.

HÉLOÏSE.

On vous nomme?...

AMÉLIE.

Amélie.

HÉLOÏSE.

Ma fille!

AMÉLIE.

C'est de vous que j'ai reçu la vie!

HÉLOISE.

Amélie! Ah! ce nom te fut donné par moi;
En t'arrosant de pleurs, je l'ai choisi pour toi;
Ce nom seul à mon cœur te rend encor plus chère;
C'est le nom, le doux nom qu'avait porté ma mère.

AMÉLIE.

Quoi! vous êtes la mienne? O moment trop heureux!

HÉLOÏSE.

Le ciel a mis un terme à mes tourments affreux.

AMÉLIE.

Que je baise ces mains, ces chaînes révérées
Que, durant si longtemps, ma mère a consacrées.

HÉLOÏSE.

Amélie!

AMÉLIE.

Et c'est vous qui, loin de l'univers,
Souffrez, depuis quinze ans, tous les maux des enfers!

HÉLOÏSE.

Je ne m'en souviens plus. Objet de ma tendresse,
Sur mon sein maternel, oh! viens que je te presse!
Son père, mon époux, d'Elmance est dans ses yeux.
Oui, voilà son regard et ses traits gracieux.
Viens, que j'embrasse encore et la fille et le père;
O mon bien, mon trésor! viens, c'est moi, c'est ta mère,
Qui sort en ce moment des gouffres du trépas,
Qui te voit, qui t'entend, qui renaît dans tes bras.

SCÈNE VI.

HÉLOÏSE, AMÉLIE, ISAURE.

ISAURE.

Amélie, au plus tôt quittez ce sombre abîme!

HÉLOÏSE.

Nous séparer!

AMÉLIE.

Apprends quelle est cette victime.
C'est ma mère.

ISAURE.

Grand Dieu! qui pourrait vous porter?...

AMÉLIE.

C'est ma mère, te dis-je, et je n'en puis douter.

ISAURE.

C'est un malheur de plus, et pour vous et pour elle.

AMÉLIE.

Comment?

ISAURE.

Je vous apporte une horrible nouvelle:
Votre bouche demain prononce le serment.

HÉLOÏSE, AMÉLIE.

Ciel!

ISAURE.

Le nouveau prélat arrive en ce moment.

AMÉLIE.

Fénelon?...

ISAURE.

Vient d'entrer dans les murs de la ville.

AMÉLIE.

Le ciel m'inspire. Allons, mon cœur est plus tranquille.

ISAURE.

Quelle est votre pensée, et que prétendez-vous?

AMÉLIE.

Je cours du saint prélat embrasser les genoux.

ISAURE.

Pour aller jusqu'à lui...

AMÉLIE.

Je compte sur ton zèle.

ISAURE.

Vous le verrez demain.

AMÉLIE.

Y penses-tu, cruelle?
Quand ma mère est en proie au plus affreux tourment,
Tu me parles d'attendre une heure, un seul moment!

ISAURE.

Songez-vous aux périls...?

AMÉLIE.

La nature est plus forte.
De ce cloître abhorré peux-tu m'ouvrir la porte?

ISAURE.

Non. Vous pourriez à peine échapper, vers le soir,
Par l'escalier secret qui conduit au parloir.

AMÉLIE.

Le soir!

ISAURE.

Avant ce temps vous seriez aperçue.
Si le mur du jardin qui donne sur la rue...

AMÉLIE.

Viens. Je le franchirai.

HÉLOÏSE.

Tu me remplis d'effroi.

AMÉLIE.

Non, ne redoutez rien; Dieu veillera sur moi.

HÉLOÏSE.

Conserve-moi tes jours.

AMÉLIE.

J'ai retrouvé ma mère,
Et je sens qu'aujourd'hui tout me sera prospère.

HÉLOÏSE.

Attend.

AMÉLIE.

Vous quitterez cet exécrable lieu:
J'en réponds. Viens, Isaure; et vous, ma mère, adieu!

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE.

FÉNELON, D'ELMANCE, LE MAIRE, OFFICIERS MUNICIPAUX, CLERGÉ, PEUPLE.

FÉNELON.

Vous commandez ici? Quoi! c'est vous, cher d'Elmance,
L'ami, le compagnon des jours de mon enfance!
J'ignorais votre sort; et je rends grâce aux cieux
Dont la bonté voulut nous rejoindre en ces lieux.
Mes enfants, pour mon cœur, ce jour a bien des charmes!
Un accueil si touchant me fait verser des larmes;
Je veux le mériter.

LE MAIRE.

Nous venons, monseigneur,
Offrir, au nom du peuple, à son nouveau pasteur,
Quelques dons précieux, des vœux et des hommages,
De la commune joie éclatants témoignages.

FÉNELON.

Ces présents, quels sont-ils?

LE MAIRE.

De riches vêtements,
D'un ministre du ciel superbes ornements.

FÉNELON.

Eh quoi! vous n'avez point de pauvres dans la ville?

LE MAIRE.

Hélas!

FÉNELON.

Vous en avez? où donc est leur asile?
Le prix de tous ces dons pouvait les secourir:
Songez que c'est leur pain que vous venez m'offrir.
Remportez vos présents; un vertueux exemple
Suffira pour orner le pontife et le temple.
Donnez aux malheureux cet or et cet argent:
Le ministre d'un Dieu qui vécut indigent
Ne doit point, croyez-moi, connaître l'opulence,
Ni d'un luxe barbare étaler l'insolence.
Bon peuple! dans ces murs je fixe mon séjour;
Je ne quitterai point mes enfants pour la cour;
Je veux des citoyens justifier la joie;
C'est un père, un ami que le ciel vous envoie.
Guidez mes premiers pas: adressez à mes soins
Ceux qui sont accablés du fardeau des besoins;
Ouvrez à mes regards le toit de la misère;
Montrez-moi, chaque jour, le bien que je puis faire:
Mes enfants, n'épargnez ni mon temps, ni mes biens;
Je suis votre archevêque, et je vous appartiens.
Pour prix de mes efforts, faites, s'il est possible,
Que toujours mon troupeau soit heureux et paisible.
Je sais que ces remparts renferment dans leur sein
De nombreux partisans de la foi de Calvin:
Ne voyez point en eux d'odieux adversaires;
Plaignez-les, aimez-les; ils sont aussi vos frères.
L'erreur n'est pas un crime aux yeux de l'Éternel;
N'exigez donc pas plus que n'exige le ciel.
Sous nos cinq derniers rois, la seule intolérance
A fait un siècle entier les malheurs de la France.
Gagnons, persuadons, n'aigrissons point les cœurs;
Nous, prêtres, nous surtout qui sommes les pasteurs,
Voulons-nous ramener des brebis égarées,
Du fidèle troupeau trop longtemps séparées?
La douceur et le temps combleront nos désirs;
Et jamais la rigueur n'a fait que des martyrs.
Allez.

(Les Officiers municipaux, le Clergé et le Peuple sortent.)

SCÈNE II.

FÉNELON, D'ELMANCE.

FÉNELON.

Vous, demeurez; et que votre présence
Me dédommage un peu d'une aussi longue absence.
Vous m'écoutez à peine, et paraissez troublé!
Quel motif à Cambrai vous a donc exilé,

Si loin de la Provence, où le ciel vous fit naître,
De ceux qui vous aimaient, que vous aimiez peut-être?
Né pour les grands emplois, fait pour orner la cour,
Qui peut avoir fixé vos pas dans ce séjour?

D'ELMANCE.

Un malheur qui ne doit finir qu'avec ma vie.
Désormais cette ville est ma seule patrie.

FÉNELON.

Le bruit de vos chagrins m'est souvent parvenu;
Ce qui les a causés m'est encore inconnu.

D'ELMANCE.

Je me tais; voulez-vous que l'oreille d'un sage
Entende de l'amour le profane langage?
Non; je dois respecter vos vertus, votre état.

FÉNELON.

Parlez à Fénelon, et non pas au prélat.
Me taire vos chagrins, c'est me faire une offense;
Croyez que tout mortel a besoin d'indulgence.

D'ELMANCE.

Puisque votre amitié veut bien m'encourager,
Dans un cœur aussi pur je vais me soulager.
Nous fûmes séparés au sortir de l'enfance;
J'allai dans ma patrie, aux champs de la Provence;
Une femme en ces lieux décida de mes jours;
Je sentis en aimant que j'aimerais toujours.
Un moment confondit nos âmes étonnées.
J'avais alors vingt ans; elle avait seize années;
C'était d'un sang fameux le dernier rejeton;
D'Héloïse en naissant on lui donna le nom.
Des princes d'Arlemont elle était héritière;
J'aimai, j'idolâtrai sa beauté douce et fière.
Mes vœux, pour son malheur, furent trop entendus!
D'un père ambitieux j'essuyai les refus;
C'est en vain que ma race offrait à sa faiblesse
Le chimérique éclat d'une antique noblesse;
D'Arlemont répondit que, pour un tel lien,
Il exigeait un nom qui fût égal au sien.
Mais à la vanité l'âme n'est point soumise:
L'hymen à mes destins unissait Héloïse,
Et de ces nœuds secrets, qui nous liaient tous deux,
Elle portait un gage, hélas! bien malheureux.
Sa mère le savait; cette mère expirante
Consacra nos serments de sa bouche mourante:
Elle serrait nos mains et les baignait de pleurs:
L'aspect de ses enfants soulageait ses douleurs.
Notre espoir au tombeau descendit avec elle;
Un beau jour fut suivi d'une nuit éternelle.
Le père... d'un tel nom dois-je encor l'appeler?
De ma tendre Héloïse il vit les pleurs couler;
Mais, bercé des grandeurs d'une illustre famille,
Il osa préférer son orgueil à sa fille,
Me ravit à jamais ce trésor précieux,
Et déserta les champs qu'habitaient ses aïeux.
Je restai tout à coup seul au milieu du monde,
Traînant de bords en bords ma douleur vagabonde,
Interrogeant partout la trace de leurs pas,
Demandant Héloïse, invoquant le trépas.
Enfin j'apprends qu'au sein d'une ville étrangère
Le tyran d'Héloïse a fini sa carrière;
Que, voyant approcher le moment de sa mort,
Cet inflexible père a connu le remord;
Qu'il a maudit cent fois sa cruauté funeste:
Sans doute il pressentait la vengeance céleste.
J'apprends que, loin de lui, sa fille, sans secours,
A Cambrai, dans un cloître, a terminé ses jours;
Que le fruit d'une amour aussi triste que chère
Est mort enseveli dans le sein de sa mère.
Cette horrible nouvelle a fixé mon destin,
Et mon cœur ne fut pas un moment incertain.
J'abandonne la cour, la ville, ma province;
Je demande, et j'obtiens de la bonté du prince
L'honneur de la servir au sein des mêmes lieux
Où de mon Héloïse on a fermé les yeux.
Là, je gémis en vain; là, depuis douze années,
Héloïse au tombeau consume mes journées;
Là, de son souvenir sans cesse déchiré,
Je respire à longs traits l'air qu'elle a respiré.
Je l'entends, je la vois, tout m'offre son image;
Elle eut mes premiers vœux et mon unique hommage;
Le jour que du trépas elle a subi la loi,
Le bonheur et la paix, tout a cessé pour moi.

FÉNELON.

Ami, n'écoutez point ce désespoir extrême:
Le bonheur naît souvent du sein du malheur même;
Et, quand Dieu le voudra, par des moyens secrets,
A votre âme agitée il peut rendre la paix.
Sur un fatal écueil vous avez fait naufrage;
Il n'appartient qu'à Dieu de dissiper l'orage;
Épanchez votre cœur devant ce grand témoin;
Attendez le moment, peut-être il n'est pas loin.
D'un ministre du ciel tel sera le langage;
Fénelon, votre ami, vous dira davantage:
Je ne méprise point l'amour et ses douleurs,
Et je n'ai point l'orgueil d'insulter à des pleurs.
Je suis homme, et, sensible aux passions humaines,
Mon cœur est pénétré du récit de vos peines;
Elles s'adouciront auprès de l'amitié;
Partageons vos chagrins, j'en prendrai la moitié;
Bénissons tous les deux le jour qui nous rassemble:
Quelquefois, mon ami, nous pleurerons ensemble.

D'ELMANCE.

Que vous m'attendrissez! que ce langage est doux!
Où prenez-vous ce ton qui n'appartient qu'à vous?
La vertu d'elle-même est partout respectable;
Vous doublez son empire en la rendant aimable.
Je vous ai, Fénelon, lassé de mon malheur;
Consolez-moi du moins avec votre bonheur;
Que je puisse admirer l'éclat de votre vie.
Vous méritiez sans doute un sort digne d'envie,
La fortune en naissant vous a tendu les bras;
Les plus brillants succès ont marqué tous vos pas;
Vertueux sans orgueil, sage avec indulgence,
Vous avez condamné vos rivaux au silence;
Votre âme a triomphé quand la mienne a gémi,
Et la gloire...

FÉNELON.

D'Elmance, épargnez votre ami.
Je n'ai point eu de gloire, et cette vaine idole,
Même pour le grand homme, est une ombre frivole.
On ne m'admire point; puissé-je être estimé!
Je tiens surtout, d'Elmance, au besoin d'être aimé.
Je vais de mes destins vous faire confidence:
Je ne murmure point contre la Providence;
J'ai connu les chagrins, mais j'ai su les souffrir,
Et tout homme ici-bas doit pleurer et mourir.
Sans fatiguer les cieux de plaintes éternelles,
Nous pouvons adoucir ces épines cruelles;
Dans le champ de la vie, il faut semer des fleurs,
Et c'est nous, trop souvent, qui faisons nos malheurs.
J'ai sur ces sentiments fondé ma vie entière.
Vous m'avez vu jadis entrer dans la carrière;
L'indulgence accueillit mes timides essais;
Même dans un autre âge elle a fait mes succès.
J'ai, durant trois hivers, au bord de la Charente,
Parmi les protestants traîné ma vie errante,
Pour apaiser des cœurs justement irrités,
Aigris par des revers qu'ils n'ont pas mérités.
Là, j'ai vu, mon ami, la misère publique,
Tous les maux qui sont nés d'un édit fanatique;
J'ai calmé les chagrins, j'ai converti l'erreur:
Aujourd'hui, de Cambrai je suis nommé pasteur:
Quand de l'épiscopat les soins doux, mais pénibles,
Me laisseront goûter quelques moments paisibles,
Je veux de l'amitié cultiver les plaisirs,
Et d'utiles travaux rempliront mes loisirs.
Art de former l'enfance, intéressante étude,
Tu viendras de tes fleurs orner ma solitude.
Nous avons oublié la nature et ses lois;
Les cris des préjugés ont fait taire sa voix.
Cherchant la vérité sous le voile des fables,
Conduits à la vertu par des routes aimables,
Puissent nos successeurs, un jour plus éclairés,
Dissiper les erreurs qui nous ont égarés!
Pour eux, aux arts brillants j'ouvrirai mon asile;
Télémaque instruira leur jeunesse docile.
Là, mauvais courtisan, je veux peindre à la fois
Les misères du peuple et les crimes des rois.
Là, de l'humanité je plaiderai la cause.
Au succès de mes soins si notre âge s'oppose,
S'il méconnaît encore et craint la vérité,
Peut-être on l'entendra dans la postérité.

D'ELMANCE.

Quelqu'un vient nous troubler.

FÉNELON.

Une femme s'avance.

D'ELMANCE.

Une novice, hélas! presque dans son enfance,
Précipite en ces lieux ses pas désespérés.

SCÈNE III.

FÉNELON, D'ELMANCE, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Monseigneur!...

FÉNELON.
Qu'avez-vous? Je vois que vous pleurez.
AMÉLIE.
Je viens... vous annoncer...
D'ELMANCE.
Peut-être un nouveau crime?
FÉNELON.
Oui; je lis dans ses yeux que c'est une victime.
D'ELMANCE.
Elle a de grands secrets sans doute à révéler,
Et c'est devant vous seul qu'elle voudrait parler.
Il me semble revoir celle que j'ai perdue;
C'était cette candeur, cette grâce ingénue :
Un objet si touchant réveille mes douleurs!
Adieu! je vais gémir; vous tarirez ses pleurs.

SCÈNE IV.

FÉNELON, AMÉLIE.

AMÉLIE.
Hélas!
FÉNELON.
Rassurez-vous, vous n'avez rien à craindre.
Mon ami vous plaignait.
AMÉLIE.
Lui-même il est à plaindre!
Je chéris la pitié de son cœur généreux.
Quoi! même hors du cloître, il est des malheureux!
FÉNELON.
S'il en est!... Mais, de grâce, expliquez-vous, ma fille.
AMÉLIE.
Ah! les infortunés...
FÉNELON.
Composent ma famille.
AMÉLIE.
Je me jette à vos pieds.
FÉNELON.
Mon enfant, levez-vous;
Ce n'est que devant Dieu qu'on doit être à genoux.
AMÉLIE.
Daignez... sachez... ma voix expire dans ma bouche.
FÉNELON.
Votre timidité m'intéresse et me touche.
Quel motif, quel chagrin vous conduit en ces lieux?
Parlez.
AMÉLIE.
Je viens de fuir loin d'un cloître odieux.
FÉNELON.
Ce parti, mon enfant, peut sembler condamnable.
AMÉLIE.
L'excès du désespoir doit le rendre excusable.
FÉNELON.
Sans doute, on a voulu contraindre votre cœur,
Et de vœux éternels vous craignez la rigueur?
AMÉLIE.
Oui, j'étais sans secours contre la tyrannie;
Ces vœux cruels seront le tourment de ma vie.
Mais ce n'est pas pour moi que je viens vous parler.
FÉNELON.
Et pour qui, mon enfant? Cessez de vous troubler.
AMÉLIE.
Pour une infortunée, hélas! qui m'est bien chère.
FÉNELON.
Achevez.
AMÉLIE.
Je frémis.
FÉNELON.
Pour qui donc?
AMÉLIE.
Pour ma mère.
FÉNELON.
Pour sa mère!... A l'instant portons-lui des secours.
Elle est dans ces remparts? Guidez mes pas, j'y cours.
AMÉLIE.
Que vos jours soient bénis!
FÉNELON.
La douleur vous accable.
Où donc est votre mère?
AMÉLIE.
En ce cloître exécrable,
Au fond d'un souterrain, depuis quinze ans passés.
FÉNELON.
Et le ciel a permis ce que vous m'annoncez!
Vous avez pu savoir un secret si funeste!
AMÉLIE.
Apprenez...
FÉNELON.
En chemin vous m'apprendrez le reste.

SCÈNE V.

FÉNELON, AMÉLIE, UN PRÊTRE, Clergé.

LE PRÊTRE.
Monseigneur...
FÉNELON.
Laissez-moi; je sors pour un instant.
LE PRÊTRE.
Qui peut donc l'exiger?
FÉNELON.
Un devoir important.
LE PRÊTRE.
Le peuple est aux autels, songez que le temps presse;
Vous devez commencer l'hymne de l'allégresse.
On vous attend; venez.
FÉNELON.
Vous, plutôt, suivez-moi;
Une femme périt dans un séjour d'effroi :
Du fond de son tombeau la victime m'appelle;
Mon cœur entend ses cris, et je vole auprès d'elle;
C'est mon premier devoir : servons l'humanité;
Après, nous rendrons grâce à la Divinité.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉLOÏSE, seule.

Isaure ne vient point! Mon âme impatiente
S'agite, se consume, et languit dans l'attente.
Aux charmes de l'espoir je n'ose me livrer;
Si longtemps malheureuse, est-ce à moi d'espérer?
Oui, j'ai revu ma fille, et j'aime encor la vie.
Mais que fait, que devient mon aimable Amélie?
Qu'un ange bienfaiteur, daignant la protéger,
De ses jours innocents écarte le danger!
Qu'il conduise ma fille à l'ombre de son aile;
Qu'il lui montre sa route, et marche devant elle!

SCÈNE II.

HÉLOÏSE, ISAURE.

HÉLOÏSE.
J'entends du bruit. Venez! de grâce, excusez-moi.
ISAURE.
Hélas!
HÉLOÏSE.
Vous gémissez! vous me glacez d'effroi!
Amélie...
ISAURE.
Apprenez...
HÉLOÏSE.
Dieu! votre cœur soupire!
ISAURE.
Ne craignez rien pour elle.
HÉLOÏSE.
Achevez; je respire.
ISAURE.
L'orage se prépare et va fondre sur nous.
HÉLOÏSE.
D'où naît cette frayeur, et que redoutez-vous?
ISAURE.
L'abbesse a vu de loin votre chère Amélie
S'enfuir avec horreur loin de ce cloître impie.
HÉLOÏSE.
Est-il vrai? mon enfant n'est donc plus dans ces lieux?
ISAURE.
Elle en est déjà loin.
HÉLOÏSE.
Soyez bénis, ô cieux!
Pour la première fois vous m'avez exaucée.
Quoi! ma tendre Amélie...? Elle n'est point blessée?
ISAURE.
Non, non; tous les dangers ont respecté ses jours;
Une invisible main lui prêtait son secours.
S'arrachant de vos bras, votre fille, éplorée,
Quitte ce sombre abîme, éperdue, égarée,
Traverse le jardin, vole, et, sans balancer,
Sur le mur aussitôt je la vois s'élancer.
L'éclair est moins rapide, et d'un faible treillage
Ses mains, ses pieds à peine agitaient le feuillage.
Monter, franchir le mur fut pour elle un instant;
Je la cherche des yeux, je l'appelle en tremblant;
Je ne la voyais point, et déjà, dans la rue,
Sa voix me répondait quand je suis accourue :
« Le ciel, a-t-elle dit, vient de me conserver;

Va rassurer ma mère, et je cours la sauver. »

HÉLOÏSE.

O ma fille! ô mon sang! tu me rendras la vie!

ISAURE.

Des femmes de ce lieu craignez la troupe impie :
Elles vont vous punir; sans doute, leurs fureurs
S'efforceront encor d'augmenter vos malheurs.

HÉLOÏSE.

Les augmenter? L'enfer n'oserait y prétendre!

ISAURE.

Dans ce noir souterrain je les entends descendre.

HÉLOÏSE.

Ma fille est loin d'ici, je ne sens plus d'effroi.

SCÈNE III.

HÉLOISE, ISAURE, L'ABBESSE, Religieuses.

HÉLOÏSE.

Monstres, après quinze ans, enfin je vous revoi!
Contemplez vos tourments, venez vous satisfaire.

L'ABBESSE.

Nous venons découvrir un coupable mystère.
Isaure, en ce moment, que faites-vous ici?

ISAURE.

Qui, moi?

L'ABBESSE.

Vous hésitez? Mon doute est éclairci.

ISAURE.

J'arrivais... j'annonçais...

L'ABBESSE.

Le départ d'Amélie?

ISAURE.

De ce cloître à l'instant je sais qu'elle est partie.

L'ABBESSE.

Elle venait, dit-on, de ce sombre séjour.

ISAURE.

Vous croyez?...

L'ABBESSE.

On l'a vue.

ISAURE.

O trop malheureux jour!
Il est vrai!... Punissez...

L'ABBESSE.

Oui, vous serez punie.

HÉLOÏSE.

Grand Dieu! tu n'es point las de tant de tyrannie!

ISAURE.

C'est contre mon aveu...

L'ABBESSE.

Croyez-vous m'abuser?
Isaure, il n'est plus temps de me rien déguiser.
C'est par vous qu'Amélie en ces lieux fut conduite,
Et vous avez encor favorisé sa fuite.

HÉLOÏSE.

Elle aussi, cette enfant, vous vouliez l'opprimer?
La victime est si jeune! Isaure a dû l'aimer.

L'ABBESSE.

Quel intérêt vous touche en faveur d'Amélie?

HÉLOÏSE.

N'est-ce pas dans mon sein qu'elle a puisé la vie?

L'ABBESSE.

Qui vous a dévoilé ces importants secrets?

HÉLOÏSE.

La nature et nos cœurs. Je sais tous vos forfaits.

L'ABBESSE.

Rougissez, et sachez votre honte éternelle.

HÉLOÏSE.

C'est moi qui dois rougir, moi qui suis criminelle?
Ah! regardez le ciel, barbare, et jugez-vous!
S'il daignait aujourd'hui décider entre nous,
De l'arbitre éternel si l'arrêt redoutable
De nous deux à l'instant frappait la plus coupable,
Si les foudres vengeurs tombaient pour l'accabler!...
Vous vous rendez justice, et je vous vois trembler.

L'ABBESSE.

Quelle est donc cette audace, et que viens-je d'entendre?
A vous justifier oseriez-vous prétendre?
Ne vous souvient-il plus qu'un amour criminel
Vous a fait mériter l'abandon paternel?
Que la soumission, dans votre sort funeste,
Peut seule désarmer la vengeance céleste?

HÉLOÏSE.

Et vous, par quels moyens la désarmerez-vous?
Qui pourra vous sauver de l'immortel courroux,
Lorsque vous rendrez compte au Dieu de la nature
Des tourments qu'a soufferts sa faible créature?
Mon crime fut d'aimer; le vôtre est de haïr.
Dieu créa les mortels pour s'aimer, pour s'unir :
Ces cloîtres, ces cachots ne sont point son ouvrage;
Dieu fit la liberté, l'homme a fait l'esclavage.
Mais l'esclave ne porte aux pieds de l'Éternel
Qu'un hommage stérile, un encens criminel.
A ses vœux quelquefois si le ciel est propice,
C'est quand sa voix gémit et demande justice;
Quand l'infortune en pleurs, maudissant ses bourreaux,
N'a que Dieu pour témoin dans l'ombre des tombeaux.
Au cri du désespoir le monde est peu sensible;
Mais l'Être qui peut tout n'est jamais inflexible.

L'ABBESSE.

Jusqu'à quand, dites-moi, voulez-vous l'outrager?
Comment espérez-vous qu'il pense à vous venger?
L'Éternel, selon vous, prendra votre querelle!
C'est nous qu'il punira!

HÉLOÏSE.

N'en doutez point, cruelle.
C'est vous qui répondrez de mes longues douleurs;
Il comptera mes cris, mes sanglots et mes pleurs,
Les heures, les instants de mes jours déplorables;
Et tout retombera sur vos têtes coupables.
Si la bonté du ciel, la pitié des humains,
Ne m'arrachent bientôt à vos barbares mains,
Pour prix de mes malheurs, qu'aucune autre victime
Ne vienne, après ma mort, au fond de cet abîme,
Déposer les chagrins de son cœur désolé
Sur la pierre insensible où mes pleurs ont coulé!
Qu'on ne retrouve plus dans le sein des familles
Des pères inhumains et bourreaux de leurs filles!
Que la religion, que vous déshonorez,
Ferme et détruise enfin ces cachots abhorrés;
Que la liberté règne au pied du sanctuaire;
Que jamais un mortel, ou faible ou téméraire,
Ne prête devant Dieu le serment insensé
D'être inutile au monde où ce Dieu l'a placé!
Vous dont l'impiété depuis quinze ans m'opprime,
Que le remords vengeur, premier enfer du crime,
Vous ronge et vous déchire à vos derniers moments;
Puissiez-vous d'Héloïse envier les tourments,
Traîner avec lenteur une mort douloureuse,
Mourir dans l'abandon qui la rend plus affreuse,
Et remplir de vos cris ces gouffres éternels,
Créés pour les tyrans et les grands criminels!

L'ABBESSE.

Ainsi vous prodiguez le blasphème et l'outrage!
Et vous ne craignez pas?...

HÉLOÏSE.

Épuisez votre rage.

L'ABBESSE.

Nous pouvons tout ici; vous le savez trop bien.

HÉLOÏSE.

Ah! peut-être aujourd'hui vous ne pourrez plus rien.

L'ABBESSE.

A quoi tend ce discours? quelle est votre espérance?

HÉLOÏSE.

On va dans ce moment tenter ma délivrance.
Ma fille...

L'ABBESSE.

Doit trouver son juste châtiment :
On a suivi ses pas; elle fuit vainement.

HÉLOÏSE.

Qu'entends-je!

L'ABBESSE.

A mes regards elle va reparaître.

HÉLOÏSE.

Quel sera son destin?

L'ABBESSE.

Je lui ferai connaître
Que Dieu punit les cœurs contre lui révoltés.

HÉLOÏSE.

Quoi! vous la punirez?

L'ABBESSE.

Les fers que vous portez,
Voilà son sort.

HÉLOÏSE.

Grand Dieu! ma fille infortunée!...

L'ABBESSE.

Comme vous, loin de vous, doit languir enchaînée.

HÉLOÏSE.

Ma fille! non, jamais, non, ne l'opprimez pas :
Avant ce coup du moins donnez-moi le trépas.

L'ABBESSE.

Je vous vois maintenant plaintive et suppliante :
Votre fureur...

HÉLOÏSE.

Laissez ma fureur impuissante.
Le reproche est permis dans ma calamité ;

Mais vous, n'affectez pas l'insensibilité.
Des mortels qui s'aimoient vous ont donné la vie;
Vous aviez une mère, et vous l'avez chérie.
Eh bien, par ces parents, objets de votre amour,
Par le sein maternel qui vous a mise au jour,
Par les tendres égards que l'on doit à l'enfance,
Par le Dieu qui vous voit, qui pardonne à l'offense,
De ma chère Amélie ayez quelque pitié;
Puisque j'ai tant souffert, son crime est expié.
Ah! ne repoussez point les sanglots d'une mère;
Voyez mes pleurs couler, voyez tant de misère :
Ces pleurs, ces fers, ces maux, ceux que vous pouvez voir,
Ceux que vous concevez, quinze ans de désespoir,
Les horreurs de ma lente et pénible agonie,
Mon cœur oubliera tout en faveur d'Amélie;
Oui, tout! ne formez plus le vœu de la punir;
Si vous lui pardonnez, je pourrai vous bénir.

L'ABBESSE.

Ah! cessez...

HÉLOÏSE.

Je me traîne à vos pieds que j'embrasse;
Que la pitié vous parle : accordez-moi sa grâce;
N'unissez point ma fille à mes destins affreux;
Qu'elle ne souffre point; mon sort est trop heureux.

AMÉLIE, hors du souterrain.

Ma mère!

HÉLOÏSE.

C'est sa voix.

L'ABBESSE.

C'est elle qu'on ramène.
Il faut que de son crime elle porte la peine.
Je cours...

HÉLOÏSE.

Grâce! pardon! C'est trop de cruautés.
Vous voulez?...

L'ABBESSE.

La punir; et j'y vole.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, FENELON, PRÊTRES, RELIGIEUSES.

(Les prêtres portent des flambeaux.)

FENELON.

Arrêtez!

HÉLOÏSE, ISAURE, L'ABBESSE.

Ciel!

AMÉLIE, courant aux genoux d'Héloïse.

Ma mère!

HÉLOÏSE.

Amélie!

AMÉLIE.

On vient briser vos chaînes.

FENELON.

O superstition! ô fureurs inhumaines!

AMÉLIE.

C'est lui, c'est Fénelon!

HÉLOÏSE.

Je tombe à vos genoux!
Pontife du Très-Haut, vous pleurez!

FENELON.

Levez-vous.
Quel objet!... Vous qu'ici mon aspect doit confondre,
Elle a gémi quinze ans : qu'osez-vous lui répondre?

L'ABBESSE.

Par les décrets du ciel son arrêt fut dicté.

FENELON.

Le ciel pardonne tout, hors l'inhumanité.

L'ABBESSE.

Dieu même prescrivait ces rigueurs légitimes.

FENELON.

Toujours le ciel et Dieu quand on commet des crimes!
Ce Dieu vous a-t-il dit : « Je veux être vengé? »
Pourquoi punissez-vous avant qu'il ait jugé?
Pourquoi vous armez-vous d'une rigueur impie
Qu'accusent à la fois sa doctrine et sa vie?
Ah! puisque votre cœur est si mal inspiré,
Instruisez-vous du moins dans le livre sacré.
Comment Dieu parle-t-il à la femme adultère?
Elle pleure à ses pieds; va-t-il, dans sa colère,
Chercher pour la punir des tourments inconnus?
Il pardonne, et lui dit : « Allez, ne péchez plus. »
Il fallait égaler sa sublime indulgence.
Ne songez désormais qu'à fléchir sa vengeance.
Si des juges mortels j'invoquais le courroux,
Vous sentiriez les lois s'appesantir sur vous.
Je n'imiterai point votre rigueur sinistre,
Par respect pour celui qui m'a fait son ministre.
Vous dont il a souffert les destins inouïs,
Puisque vous me voyez, tous vos maux sont finis :
Ce jour est le dernier de votre long supplice.
Ah! c'est au nom de Dieu que l'humaine injustice
Osa vous condamner à d'horribles revers;
Et c'est au nom de Dieu que je brise vos fers.

HÉLOÏSE.

O pitié douce et tendre! ô sagesse suprême!
Est-ce un homme, un pontife, ou l'Éternel lui-même?

L'ABBESSE.

Mais son père, irrité par un cruel amour,
Dans ce cloître sacré l'enferma sans retour.
Il nous transmit le droit...

FÉNELON.

D'inventer des supplices?
De la voir expirer? d'y trouver des délices?
De jouir de ses pleurs et de son long trépas?
C'est le droit des bourreaux; ne le réclamez pas.

HÉLOÏSE.

Que son langage est doux! que son âme est sublime!

FENELON.

Sortez de ce tombeau, triste et noble victime;
Je n'ai qu'un seul regret, il fait couler mes pleurs :
C'est de venir si tard terminer vos malheurs.

AMÉLIE, à sa mère.

Vous allez, loin d'ici, jouir de ma tendresse.

ISAURE.

Je ne vous verrai plus. Vous partez : on me laisse!

AMÉLIE.

Qui, vous? Le seul trépas pourra nous séparer.
Il reste une victime encore à délivrer.

FÉNELON.

Comment?

HÉLOÏSE.

Oui. Cette femme est humaine et sensible.
Trompant de mes bourreaux la vengeance inflexible,
Isaure a par ses soins adouci mon malheur,
Et de mes jours éteints ranimé la chaleur.

AMÉLIE.

Elle a pris soin des miens depuis que je suis née;
Elle est par l'indigence au cloître condamnée.

FENELON.

Isaure, expliquez-vous. Quel est votre désir?

ISAURE.

De les suivre en tous lieux jusqu'au dernier soupir.

FENELON.

Eh bien, vous les suivrez.

ISAURE.

Héloïse! Amélie!

FENELON, avec une surprise mêlée de joie, à ce nom d'Héloïse.

Qu'entends-je?

ISAURE.

Auprès de vous je vais passer ma vie.

FENELON.

Héloïse!

AMÉLIE.

Le ciel a comblé tous nos vœux.

FÉNELON.

Je prévois que ce jour fera bien des heureux!

L'ABBESSE.

Quoi! pour nous insulter, prétendez-vous encore
Dissoudre les liens de l'infidèle Isaure?

FÉNELON.

Vous venez de l'entendre, elle hait ce séjour :
Elle est libre; il suffit. Que ne puis-je en ce jour
Anéantir les vœux dictés par la contrainte,
Les serments du malheur, les liens de la crainte,
Mettre à jamais un terme aux attentats sacrés,
Et convertir les cœurs d'un faux zèle enivrés!

L'ABBESSE.

C'est moi qui répondrai...

FENELON.

Je prends tout sur moi-même.

L'ABBESSE.

Songez-vous?...

FÉNELON.

J'instruirai le pontife suprême.

L'ABBESSE.

Rompre des vœux!

FÉNELON.

Le ciel repousse avec horreur
Des vœux qui ne sont point prononcés par le cœur.

L'ABBESSE.

Elle a fait un serment...

FENELON.

J'en ai fait un plus juste :
Quand je me suis chargé d'un ministère auguste,
J'ai fait serment au Dieu qui daigna m'appeler

D'essuyer tous les pleurs que je verrais couler.
Cette promesse est pure, et doit être remplie.
Venez, sensible Isaure, et vous, jeune Amélie,
Prenez toutes les deux Héloïse en vos bras;
Au sein de mon palais guidez ses faibles pas.
Nous, heureux instrument du ciel qui nous contemple,
Rendons-nous à sa voix qui nous appelle au temple ;
Offrons-lui les bienfaits qu'il dispense aujourd'hui.
Jamais plus digne encens n'aura monté vers lui.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE.

FÉNELON, D'ELMANCE, Clergé, Peuple.

FÉNELON.

Ces applaudissements, ces transports d'allégresse,
Ces pleurs que vous versez, ces marques de tendresse,
Sans que je les mérite, ont droit de m'émouvoir.
D'un homme et d'un prélat j'ai rempli le devoir ;
Ce n'est pas moi, c'est Dieu qui sauve la victime;
C'est lui qui m'envoya, lui qui m'ouvrit l'abîme;
Dans la nuit du tombeau lui-même est descendu.
Allez ! C'est un beau jour : qu'il ne soit point perdu.
Craignez ces passions qu'un long remords expie,
L'ambition, l'orgueil, le fanatisme impie.
Pères, de vos enfants ne forcez point les vœux ;
Le ciel vous les donna, mais pour les rendre heureux.

SCÈNE II.

FÉNELON, D'ELMANCE.

D'ELMANCE.

Ami, plus je vous vois, et plus je vous admire.

FÉNELON.

D'Elmance, finissez.

D'ELMANCE.

Non, j'aime à vous le dire.
Si les prêtres toujours vous avaient ressemblé,
Le genre humain par eux eût été consolé.
Le nom de Dieu n'eût pas ensanglanté la terre;
Et ce théâtre affreux, où triomphe la guerre,
Heureux par leurs vertus, soumis à leurs bienfaits,
Eût été le séjour d'une éternelle paix.
Mais, éclairés en vain par vos touchants exemples,
Les ministres de Dieu déshonorent ses temples.
De sanglants tribunaux consacrent leurs succès :
Des Français, à leur voix, égorgent des Français;
Sur les rives du Rhône, au pied des Pyrénées,
Ils dépeuplent encor nos villes consternées,
Et leurs crimes nouveaux épouvantent nos yeux,
Mouillés des mêmes pleurs qu'ont versés nos aïeux.

FÉNELON.

De la religion qu'ils osent méconnaître,
Cette époque est la honte et la perte peut-être.
A force d'attentats, ils la feront haïr.

D'ELMANCE.

Hélas! tout me rappelle un cruel souvenir.
Que n'étiez-vous déjà le chef de cette église,
Alors que dans un cloître on plongeait Héloïse?
Le cœur de Fénelon, sensible à nos malheurs,
Eût entendu ses cris, eût deviné ses pleurs.
Elle n'eût point péri seule et désespérée,
Loin de l'infortuné qui l'avait adorée !
Tous mes jours sont amers, tous mes jours seraient doux :
Je serais père encore, et je serais époux.

FÉNELON.

Montrez-vous moins injuste envers la Providence :
Elle aura soin de vous, comptez sur sa clémence.

D'ELMANCE.

Où retrouver jamais le bien que j'ai perdu?

FÉNELON.

Que diriez-vous, ami, s'il vous était rendu?

D'ELMANCE.

Qui me rendra l'objet dont mon âme est éprise?
Songez que sur la terre il n'est plus d'Héloïse.
Plein de mon seul amour, à charge à l'amitié,
Je ne puis, Fénelon, qu'inspirer la pitié :
Rien ne ranimera ma languissante vie;
C'est une fleur qui tombe avant le temps flétrie.

FÉNELON.

Vos tourments, vos chagrins finiront en ce jour.

D'ELMANCE.

Eh quoi! prétendez-vous m'arracher mon amour?
Le pourrai-je oublier? Pensez-vous m'y contraindre?
Je vois couler vos pleurs! oui, vous devez me plaindre.

FÉNELON.

Je pleure, mon ami ; mais je ne vous plains pas.
On vous a d'Héloïse annoncé le trépas...
Écoutez-moi.

D'ELMANCE.

Grand Dieu! qu'avez-vous à me dire?

FÉNELON.

Détrompez-vous, d'Elmance : Héloïse respire.

D'ELMANCE.

Elle respire? O ciel! est-il vrai? dans quels lieux?
Courons, ne perdons pas des moments précieux.
Mais, peut-être, j'en crois une vaine espérance.

FÉNELON

De ces transports soudains calmez la violence;
Vivez pour être heureux ; vous êtes père, époux ;
Héloïse respire, ici, tout près de vous.

D'ELMANCE.

Ici, je suis époux ! je suis père! qu'entends-je?
D'où vient dans mes destins ce changement étrange?

FÉNELON.

Cette jeune novice...

D'ELMANCE.

Eh bien?

FÉNELON.

Oui, dans ces lieux,
Tantôt vint présenter sa douleur à nos yeux,
C'est l'enfant d'Héloïse, et vous êtes son père.

D'ELMANCE.

Où suis-je?

FÉNELON.

Elle venait m'implorer pour sa mère
Que la bonté du ciel a su nous conserver.
C'est votre épouse enfin, que Dieu vient de sauver.

D'ELMANCE.

Quoi! dans ce souterrain... depuis quinze ans...

FÉNELON.

C'est elle.

D'ELMANCE.

O rage! ô fanatisme! ô vengeance cruelle!
Quinze ans... Mais elle vit!... quel heureux coup du sort!
Si ce n'est qu'une erreur, vous me donnez la mort.

FÉNELON.

Ce n'est point une erreur. Je me suis fait instruire,
Lorsque j'ai, dans ces lieux, pris soin de la conduire,
Avant d'aller au temple où j'étais attendu,
Des princes d'Arlemont son père descendu,
N'eut qu'elle d'héritière aux rives de Provence ;
On la nomme Héloïse; elle épousa d'Elmance.

D'ELMANCE

Ah ! déposons le poids de tant d'adversité :
Le malheur qui n'est plus n'a jamais existé.
Héloïse respire! ô tendresse! ô surprise!
C'est ici qu'est ma fille! ici qu'est Héloïse !
Combien je vais l'aimer après tant de revers!
Que je vais la venger des maux qu'elle a soufferts!
Que tardons-nous? Daignez me conduire auprès d'elle...
Que d'Elmance enivré, que son époux fidèle
Puisse encore à ses pieds lui redonner son cœur,
Dût-il, en la voyant, mourir de son bonheur!

FÉNELON.

Au nom du sentiment et vertueux et tendre
Que vous lui consacrez, et qu'elle a droit d'attendre,
Devant elle d'abord laissez-moi vous nommer;
Songez qu'au bonheur même il faut s'accoutumer.
A la mort, à l'oubli longtemps abandonnée,
De ses nouveaux destins elle semble étonnée;
D'un époux si chéri l'aspect inattendu
Accablerait son cœur trop fortement ému.
Elle sera longtemps languissante, affaiblie;
Hélas! des maux sans nombre ont tourmenté sa vie.
Par tant d'événements agitée en ce jour,
Celle que vous aimez repose en ce séjour.
Je veux à son réveil lui parler de d'Elmance,
Raconter sa tendresse, annoncer sa présence.
Tandis qu'à vous revoir je vais la préparer,
Dans la chambre prochaine il faut vous retirer.

D'ELMANCE.

De tous ses mouvements mon cœur sera-t-il maître?

FÉNELON.

Je vous avertirai quand vous pourrez paraître.

SCÈNE III.

FÉNELON, D'ELMANCE, ISAURE.

ISAURE.

Monseigneur, pardonnez si j'ose vous troubler;
Héloïse, en ces lieux, demande à vous parler.

D'ELMANCE.

Quel instant! je succombe à l'excès de ma joie.

FÉNELON.

Elle approche. Fuyez; gardez qu'on ne vous voie.

(D'Elmance sort.)

SCÈNE IV.

FÉNELON, HÉLOISE, AMÉLIE, ISAURE.

HÉLOISE, soutenue par Amélie et Isaure.
O terre des vivants, salut! heureux séjour!
Je puis donc te revoir, astre brillant du jour!
Que ses rayons sont purs! que la nature entière
S'embellit à mes yeux de sa douce lumière!

FÉNELON.
Héloise, approchez; vous voulez me parler :
J'écoute. Asseyez-vous. Qu'avez-vous à trembler?
Renaissez au bonheur qui pour vous va renaître.
Vos maux... oui, tous vos maux sont réparés peut-être;
Peut-être puis-je encor vous servir aujourd'hui.

HÉLOISE.
Grâce à vous, l'infortune est sûre d'un appui;
Je le sais, je le vois.

FÉNELON.
Daignez enfin me dire...
Quel sujet maintenant près de moi vous attire?

HÉLOISE.
Vous connaissez mon nom, le rang de mes aïeux,
Les champs où le soleil vint éclairer mes yeux,
Les nœuds que j'ai formés au sein de ma patrie,
Et le nom de l'époux à qui j'étais unie.
Vous voyez cette enfant, fruit d'un lien si doux.
Ne pourrai-je savoir le sort de mon époux?
Ne peut-on m'éclairer sur le destin d'un père,
Dont l'orgueil inflexible a causé ma misère?

FÉNELON.
Votre père autrefois tyrannisa vos jours;
Les siens dans le remords ont terminé leur cours.

HÉLOISE.
Il ne vit plus? Son cœur repoussait mes tendresses;
Sa malheureuse fille ignorait ses caresses;
Jamais dans ses rigueurs il ne s'est démenti;
Je lui pardonne tout, puisqu'il s'est repenti.

FÉNELON.
D'Elmance... -

HÉLOISE.
Eh bien, parlez!

FÉNELON.
Voit encor la lumière.

HÉLOISE.
La main de mon époux fermera ma paupière!
Je ne demande point s'il pense encor à moi;
Je n'ai point le désir de contraindre sa foi.
Sans retour, sans espoir j'étais ensevelie;
Un bien qu'on n'attend plus facilement s'oublie.
Il a pu, loin de moi, former des nœuds plus beaux,
Quand je le regrettais dans l'ombre des tombeaux.
J'ai vu s'évanouir ma plaintive jeunesse;
Mon amour ne veut point offrir à sa tendresse
Quelques jours languissants, rebut de la douleur,
Et des attraits flétris par quinze ans de malheur.
Mais je veux le rejoindre au sein de ma patrie,
Le revoir, lui montrer celle qu'il a chérie,
Attendre près de lui l'instant de mon trépas,
Lui remettre sa fille, et mourir dans leurs bras.

FÉNELON.
Ne portez point vos pas aux rives de Provence :
Votre époux a quitté le lieu de sa naissance.

HÉLOISE.
Et sait-on sur quels bords il respire le jour?

FÉNELON.
Il a dans ces remparts établi son séjour.

HÉLOISE.
Dans Cambrai, dites-vous? Il venait pour me suivre?

FÉNELON.
Pour vous pleurer, du moins : il croyait vous survivre.

HÉLOISE.
Quoi! si près d'Héloise, il ignorait son sort?

FÉNELON.
On avait à d'Elmance annoncé votre mort.

HÉLOISE.
Il a formé peut-être un nouvel hyménée?

FÉNELON.
Sa main depuis ce temps n'a point été donnée.

HÉLOISE.
Je suis loin de son cœur; il a dû m'oublier.

FÉNELON.
Son cœur vous appartient : vous l'avez tout entier.

HÉLOISE.
Ciel! à mon souvenir il trouve encor des charmes?

FÉNELON.
Il vous nomme sans cesse en répandant des larmes.

HÉLOISE.
Je respire! D'Elmance est donc connu de vous?

FÉNELON.
La plus tendre amitié m'unit à votre époux.

HÉLOISE.
A Cambrai, dans ce jour, a-t-elle pris naissance?

FÉNELON.
Ce sont des nœuds formés au temps de notre enfance.

HÉLOISE.
Et vos yeux ont revu mon époux aujourd'hui?

FÉNELON.
Ici même, à l'instant, j'étais auprès de lui.

HÉLOISE.
Auriez-vous sur mon sort observé le silence?

FÉNELON.
J'ai dit votre infortune et votre délivrance.

HÉLOISE.
Comment a-t-il appris cet étonnant récit?

FÉNELON.
Avec tous les transports d'un cœur qui vous chérit.

HÉLOISE.
Quand viendra-t-il revoir l'épouse la plus tendre?

FÉNELON.
A l'heure où nous parlons, il peut déjà l'entendre.

HÉLOISE.
Expliquez-vous... D'Elmance?...

FÉNELON.
Est proche de ces lieux.

HÉLOISE.
Pourquoi ne vient-il pas? Qu'il paraisse à mes yeux!

SCÈNE V.

FÉNELON, D'ELMANCE, HÉLOISE, AMÉLIE, ISAURE.

D'ELMANCE.
Héloise!

HÉLOISE.
C'est lui!

AMÉLIE, ISAURE.
Ciel!

HÉLOISE.
Mon époux!

AMÉLIE.
Mon père!

HÉLOISE.
Aimez-la bien, d'Elmance, elle a sauvé sa mère.

D'ELMANCE.
O ma fille!

HÉLOISE.
Embrassez l'enfant de notre amour.
Hélas! loin de vos yeux elle a reçu le jour!

D'ELMANCE.
Que vous avez souffert! Des monstres que j'abhorre...

HÉLOISE.
Non, je n'ai rien souffert, si vous m'aimez encore!

D'ELMANCE.
Je prétends vous venger; la loi doit les punir.

HÉLOISE.
D'Elmance, je n'ai plus la force de haïr.
Mon cœur, las de tourments, fatigué de vengeance,
Est tout à la tendresse, à la reconnaissance.
(En lui montrant Isaure.)
Celle que vous voyez, par ses heureux secours,
Dans le sein de l'abîme a prolongé mes jours;
Elle a veillé sur moi, veillé sur Amélie;
Mon sort sera le sien : c'est ma plus tendre amie.

ISAURE.
Tant que j'existerai, puissé-je vous servir!

D'ELMANCE.
En ce jour fortuné je dois tous vous bénir;
Vous surtout, Fénelon, grand homme, ami fidèle,
De la simple vertu rare et touchant modèle!

FÉNELON.
Approchez. Devant Dieu j'unis vos chastes mains :
Aimez-vous; c'est la loi qu'il impose aux humains.
Cette loi pour vos cœurs sera toujours sacrée.
Héloise, oubliez une chaîne abhorrée :
Vous renouvellerez, au pied de nos autels,
Des nœuds qui seront purs, qui seront immortels.
Vos malheurs publiés vaincront le fanatisme;
La fin de vos revers confondra l'athéisme;
L'infortune, en secret se nourrissant de pleurs,
Saura qu'il est un Dieu témoin de ses douleurs,
Qu'il faut se résigner devant la Providence,
Et qu'il n'est jamais temps de perdre l'espérance.

FIN.

LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT et Cie.